

# A Vevey, les autoportraits d'une époque

Pachi Santiago et Olivier Blanckart, exposés à la biennale des arts visuels, se travestissent en icônes

## PHOTOGRAPHIE

VEVEY (SUISSE) - envoi spécial

Exposé dans un parc au centre de Vevey, en Suisse, l'Espagnol Pachi Santiago se prend pour Claudia Schiffer. Un peu plus loin, au bord du lac Léman, le Français Olivier Blanckart se transforme, photo après photo, en Sartre, Laurel, Hardy, Balzac, Cohn-Bendit, Depardieu, David Lynch, Renaud, Mélenchon, Courbet - liste non exhaustive. Autant dire qu'on a envie de rencontrer ces deux artistes pour voir à quoi ils ressemblent en vrai. L'Espagnol a le trait fin, le cheveu blond mais un regard noir qui n'appartient qu'à lui. Olivier Blanckart ne ressemble qu'à Olivier Blanckart - petit, rondlet, blond dégarni. Son visage est de la pâte à modeler. Un visiteur le croise et lui lance, stupéfait : « C'est vous, l'artiste ? » C'est lui.

Blanckart épate par sa façon de se transformer, sans assistant, sans recourir à des images de synthèse, juste avec des postiches à 3 euros, un maquillage grossier, du scotch, un coup de crayon. L'appareil est souvent un Instamatic ou un téléphone. Ce qui compte, c'est qu'il a beaucoup regardé les images d'illustres avec les attributs de leurs apparences : une coiffure, un vêtement, un regard, un sourire, une mimique, un objet.

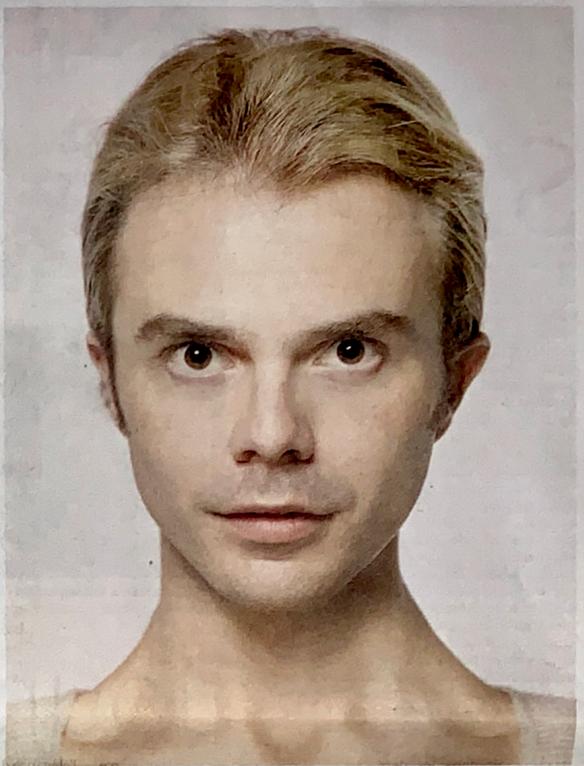
Peu importe de savoir si Cohn-Bendit est crédible. La chemise bleue ouverte sur un tee-shirt blanc avec veste grise, le sourire désarmant, c'est lui. Les cheveux sculptés d'un rockeur, le regard de chien battu, la chemise blanche fermée sans cravate, c'est le cinéaste David Lynch. Le regard vitreux, les joues qui tombent, les lèvres pincées, la coiffe blonde, la robe bleu Klein, c'est Angela Merkel. Le cou dans le col roulé et les lunettes trop grandes, c'est Marguerite Duras.

Blanckart fait de la pantomime. Il accentue les stéréotypes, il les caricature. Parfois, il fait évoluer son corps pour s'approcher du modèle - il est monté à 83 kg pour Balzac. Quand les personnages sont bien codés, il va vite. Un jour, il fait l'artiste Yves Klein à 20 heures, Joseph Beuys à 22 heures, Hitler à minuit. Ne cherchez pas des affinités. Pas le sujet. Blanckart dit qu'il fait les gens qu'il « voit » - entendez, il a des visions. Mais il se cantonne à certaines icônes. « Je ne me vois pas en Mao. » En Kadhaï, oui.

Hitler, parce que le dictateur devait figurer, à la demande de John



« Copying Claudia », de Pachi Santiago. PACHI SANTIAGO, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHE DE JOACHIM BALDAUF



Lennon, parmi les 57 personnalités ornant la pochette du disque culte *Sgt. Pepper's Lonely Hearts Club Band*, des Beatles, conçue par l'artiste pop Peter Blake. La maison de disques a dit non. Alors Blanckart a reconstitué la pochette, à sa façon, avec Hitler notamment, mais en la transformant en sculpture géante, dans laquelle il joue quelques célébrités - une fort belle installation, présente à Vevey. La série des portraits s'appelle « Moi en ». Elle dure depuis vingt-cinq ans, et ne s'arrêtera jamais. Il en a réalisé 70. Il a commencé par Spielberg jeune, fait évoluer sa liste en vieillissant. A 59 ans, il ne jouera plus les gamins. En ce moment, il essaie la reine d'Angleterre.

Un jour, il montrera les portraits ratés (Godard, Peter Sellers). Mais c'est quoi, un portrait réussi ? « Pas quand il ressemble au personnage réel, mais quand il

### Parfois, Blanckart fait évoluer son corps pour s'approcher du modèle - il est monté à 83 kg pour Balzac

ressemble à l'idée qu'on s'en fait, et à l'idée qu'il se fait de lui-même. » C'est toute l'ironie et la force de cette série, qui déconstruit une construction. Interroge le spectateur de la célébrité.

La série est jubilatoire parce que Blanckart est extraverti. Il lui arrive de jouer dans des films. Il imite Dali sans qu'on lui demande. Ce professeur aux Beaux-Arts de Paris, par ailleurs sculpteur, a une grande gueule - cela lui

a joué des tours. Bref, cette série est un autoportrait. A propos de Poussin, qui figure dans la série, il dit : « Un autodidacte proche et en rupture du pouvoir. » C'est tout lui.

### Interroger la notion de genre

On retrouve ensuite Claudia Schiffer, ou plutôt Pachi Santiago, dans le parc du Panorama, au centre de Vevey. Une exposition en plein air, sur des panneaux plantés dans la pelouse. Cet Espagnol est dix fois la top-modèle allemande Claudia Schiffer. Ce projet vient de son goût pour le travestissement. Il sait aussi qu'il a une part féminine en lui. « J'étais une fille quand j'étais tout petit, et encore aujourd'hui j'ai des doutes, j'ai été longtemps perturbé par cette confusion, et puis j'ai construit ma personnalité autour de ça. » Puis il tombe à la télévision sur Claudia Schiffer dans une publicité pour un soda. Il lui ressemble (un peu),

il l'admire, découpe ses images dans les magazines. « Elle a commencé à devenir familière. »

Familière mais une autre. Interroger la personnalité de Claudia et surtout la sienne est au cœur du protocole. Chaque œuvre est un diptyque. D'un côté une image de Claudia découpée dans un magazine, de l'autre un autoportrait qui tente de s'en approcher sans gommer sa propre identité. Ce sont souvent des gros plans, afin que le spectateur ne se disperse pas. Certains portraits sont sobres, d'autres plus élaborés.

Il en sort ceci. Pachi Santiago n'est pas Claudia Schiffer. Et c'est justement cet écart, réduit ou grand, qu'il explore. Peu importe la ressemblance. Il ne copie pas. Il garde sa fine moustache, ses joues pleines quand celles de Claudia sont creuses, ses yeux sombres. Il se confronte à elle, joue, interroge la notion de genre, les postures.

Le photographe a commencé la série à 30 ans. Il en a 37. Elle en a dix de plus que lui. Le temps qui passe est aussi au centre d'une série qu'il ne va pas arrêter de sitôt. « Je ne vais pas montrer Claudia à 80 ans mais je m'arrêterai quand ce projet ne sera plus honnête. » Il n'a jamais parlé avec elle mais lui a envoyé ses images. « Peu importe son avis, mais je sais qu'elle aime le projet. » Finalement avec cette œuvre, il se demande qu'il est. C'est un journal intime. Un autoportrait. Comme pour Blanckart, mais si différent. ■

MICHEL GUERRIN

Moi en, d'Olivier Blanckart. Salle del Castillo, Copying Claudia, de Pachi Santiago, parc du Panorama. Festival Images - Biennale des arts visuels de Vevey (Suisse). Tél. : 00-41-21-922-48-54. Jusqu'au 30 septembre.

## Stefano Stoll : « La culture ne doit pas être dans un monde parallèle »

Le directeur du festival Images, qui ne croit pas à l'exception culturelle, détaille la manière dont il a implanté l'art dans la ville de Vevey

### ENTRETIEN

Stefano Stoll est le directeur du festival Images, la biennale d'arts visuels de Vevey (Suisse), qui a la particularité d'installer une grande partie des œuvres et projets dans la rue, les parcs, sur des façades d'immeubles, dans la gare, les vitrines des magasins et même sur l'eau du lac Léman. Il explique sa démarche.

**Etre dans la rue, est-ce pour aller à la rencontre du public ?**

Au début, il y a douze ans, j'ai cherché à planter profondément les racines du festival dans la ville. Je voulais le public local. Je déteste l'entre-soi, j'aurais pu faire le malin et faire venir d'embellée une star

de l'art conceptuel pour viser les convaincus. C'était l'échec assuré. Ici, le public vient pour vivre une expérience sensible, pas pour qu'on lui donne un cours d'art contemporain. Nous devons lui raconter des histoires. Je n'expose pas dans un cube blanc, mais dans la ville, et c'est plus compliqué.

### Par exemple ?

Ce festival est tellement lié aux aléas de la ville... La moitié des projets sont abandonnés. Une décision politique, un accident de la route, un trou dans un mur, un changement de législation, une boutique qui ferme pour travaux, un ravalement de façade inopiné, un propriétaire de maison où j'ai prévu une exposition et dont

l'épouse meurt dix jours avant le festival, une canalisation qui pète, une tempête sur le lac, tout cela bouleverse le festival. Ce n'est pas chaque semaine, c'est chaque heure qu'un imprévu surgit. Par exemple, on a eu un problème avec Nestlé, la première entreprise de la ville...

### Quel problème ?

Nestlé nous avait promis un bâtiment en friche de 800 m<sup>2</sup>, situé derrière la gare, qui serait devenu le siège de l'équipe du festival et un lieu d'exposition pour jeunes artistes. Et puis Nestlé s'est retrouvé en conflit avec la ville de Vevey autour d'une parcelle qui lui appartient. Mécontent, Nestlé a décidé de ne plus

nous donner ce bâtiment. Nous sommes la victime collatérale d'un différend qui nous échappe. On a travaillé un an et demi sur ce projet, mais j'ai accepté la décision de Nestlé. Du reste, nous continuons à dialoguer avec Nestlé. Cette mésaventure prouve que le festival est ancré dans la réalité. La culture n'a pas à bénéficier de passe-droit.

### Vous ne croyez pas à l'exception culturelle ?

Surtout pas ! La culture n'a de sens que si elle n'est pas coupée de la vie et du monde économique. A moi d'être persuasif. La culture doit être dans une logique entrepreneuriale, pas dans un monde parallèle.

### Votre action n'est pas uniquement artistique ?

Pas seulement. Depuis dix ans, je propose de la culture de qualité tout en répondant au mieux à une demande touristique.

### D'où vient cette conviction ?

De mon arrière-grand-père. Il a été le cofondateur et le premier directeur du festival de cinéma de Locarno. Mais il était surtout le directeur de l'office du tourisme de cette ville. Et puis, à 20 ans, je vais voir le directeur des Beaux-Arts de Vevey, un pur esthète, pour lui dire que je veux étudier l'histoire de l'art. Il me répond : « Stefano, l'histoire de l'art, tu peux l'apprendre en allant dans des musées, en lisant des livres, en rencontrant des artis-

tes, mais l'économie, trouver de l'argent, convaincre, ça ne s'apprend pas comme ça. Ensuite, tes projets culturels, tu pourras les imposer. »

**Quelles études avez-vous faites ?**  
Histoire de l'art et HEC à Lausanne.

### Apprend-on à être raisonnable ?

Au contraire, à être déraisonnable. Je dis oui à des projets sans avoir l'argent, car je sais que je peux le trouver. Cette année, je fais venir la maison amaigrée d'Erwin Wurm, qui doit faire vingt mètres de long, c'est déraisonnable, ça coûte une fortune, mais on la voulait. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR MICHEL GUERRIN